

1) *Rabelais - Pantagruel chapitre 8.*

[...] C'est pourquoi, mon fils, je t'engage à employer ta jeunesse à bien progresser en savoir et en vertu. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistémon : l'un par un enseignement vivant et oral, l'autre par de louables exemples peuvent te former. J'entends et je veux que tu apprennes parfaitement les langues : premièrement le grec, comme le veut Ouintilien, deuxièmement le latin, puis l'hébreu pour l'Écriture sainte, le chaldéen et l'arabe pour la même raison, et que tu formes ton style sur celui de Platon pour le grec, sur celui de Cicéron pour le latin. Qu'il n'y ait pas d'étude scientifique que tu ne gardes présente en ta mémoire et pour cela tu t'aideras de l'Encyclopédie universelle des auteurs qui s'en sont occupés.

Des arts libéraux : géométrie, arithmétique et musique, je t'en ai donné le goût quand tu étais encore jeune, à cinq ou six ans, continue. De l'astronomie, apprends toutes les règles, mais laisse-moi l'astrologie et l'art de Lullius comme autant d'abus et de futilités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes, et que tu me les mettes en parallèle avec la philosophie. Et quant à la connaissance de la nature, je veux que tu t'y donnes avec soin : qu'il n'y ait mer, rivière, ni source dont tu ignores les poissons ; tous les oiseaux du ciel, tous les arbres, arbustes, et les buissons des forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries de tous les pays de l'Orient et du midi, que rien ne te soit inconnu.

Puis relis soigneusement les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans mépriser les Talmudistes et les Cabalistes, et, par de fréquentes dissections, acquiers une connaissance parfaite de l'autre monde qu'est l'homme. Et quelques heures par jour commence à lire l'Écriture sainte : d'abord le Nouveau Testament et les Épîtres des apôtres, écrits en grec, puis l'Ancien Testament, écrit en hébreu.

En somme, que je voie en toi un abîme de science car, maintenant que tu deviens homme et te fais grand, il te faudra quitter la tranquillité et le repos de l'étude pour apprendre la chevalerie et les armes afin de défendre ma maison, et de secourir nos amis dans toutes leurs difficultés causées par les assauts des malfaiteurs. Et je veux que, bientôt, tu mesures tes progrès ; cela, tu ne pourras pas mieux le faire qu'en soutenant des discussions publiques, sur tous les sujets, envers et contre tous, et qu'en fréquentant les gens lettrés tant à Paris qu'ailleurs.

Mais – parce que, selon le sage Salomon, Sagesse n'entre pas en âme malveillante et que Science sans Conscience n'est que ruine de l'âme – tu dois servir, aimer et craindre Dieu, et mettre en lui toutes tes pensées et tout ton espoir ; et par une foi nourrie de charité, tu dois être uni à lui, en sorte que tu n'en sois jamais séparé par le péché.

Méfie-toi des abus du monde ; ne prends pas à cour les futilités, car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable pour tes prochains, et aime-les comme toi-même. Révère tes précepteurs. Fuis la compagnie de ceux à qui tu ne veux pas ressembler, et ne reçois pas en vain les grâces que Dieu t'a données. Et, quand tu t'apercevras que tu as acquis tout le savoir humain, reviens vers moi, afin que je te voie et que je te donne ma bénédiction avant de mourir.

Mon fils, que la paix et la grâce de Notre Seigneur soient avec toi. Amen.

D'Utopie, ce dix-sept mars,
Ton père, Gargantua.

2) Instruire ou éduquer ?

Quelle est la différence entre instruire et éduquer ?

Magali Kordjani : En tant qu'enseignants, notre principale mission est d'instruire. C'est-à-dire communiquer un certain nombre de connaissances à nos élèves, qui sont fixées par les programmes scolaires du Ministère de l'Éducation. Concernant l'éducation, nous devons y prendre part, seulement pour faire respecter les règles de fonctionnement en collectivité.

Jean-Paul Laurens : Instruire, c'est transmettre des connaissances et des savoirs. Quant à l'Éducation, il s'agit de donner, aux enfants, les savoir-être et les savoir-faire utiles à la vie sociale. Cela dit, l'instruction et l'éducation partagent un dessein commun : élever, c'est-à-dire tirer vers le haut nos enfants.

Aujourd'hui, les enseignants doivent endosser de plus en plus le rôle d'éducateur. Comment expliquez-vous ce phénomène ?

M.K. : Il y a un réel manque de moyens et les classes sont surchargées. Lorsque vous devez gérer 28 ou 30 enfants, cela devient difficile d'assurer sa mission d'instruction. Il est nécessaire d'alléger les classes et d'améliorer ainsi l'encadrement des élèves.

J-P.L. : L'École est apparue longtemps comme l'unique instrument d'instruction des jeunes. Mais force est de constater, qu'aujourd'hui, elle ne dispose plus de ce monopole. D'une part, parce que certains médias, comme la télévision par exemple, jouent désormais un rôle dans l'éducation et l'instruction de nos enfants. D'autre part, l'enseignant semble voué à la fois à instruire et éduquer, ou éduquer un peu pour pouvoir mieux instruire.

En éduquant davantage les élèves, l'École n'empiète-t-elle pas trop sur la sphère familiale ?

J-P.L. : Bien sûr, et c'est probablement bien ainsi ! L'éducation donnée par les parents cherche à mettre leurs enfants dans les meilleures dispositions pour réussir leur vie. Aussi, l'école de la République a toute sa place lorsqu'il s'agit de rappeler les règles du vivre ensemble et cette idée que l'on est plus fort ensemble que tout seul.

M.K. : L'éducation relève avant tout du rôle des parents et non des enseignants. Malgré tout, ces derniers doivent, eux aussi, mettre les enfants dans les meilleures conditions pour apprendre. Il me semble nécessaire que la famille et l'enseignant renforcent ce lien de confiance et contribuent ensemble à l'épanouissement de chaque enfant, chacun dans son environnement respectif.

Est-ce le rôle de l'École d'afficher une Charte de la Laïcité dans les salles de classe et d'assurer des cours de morale laïque ?

J-P.L. : Qu'on le veuille ou non, les contenus scolaires véhiculent, consciemment ou non, des valeurs qui sont en vigueur dans la société. Mais, si l'école ne le fait pas, qui s'en chargera ? Aujourd'hui, même si on adjoint à l'école de plus en plus de missions (éducation civique, santé, prévention, etc.), elle doit assumer le fait d'être une institution essentielle de notre société moderne ! La Charte de la Laïcité, présentée par le Ministre de l'Éducation nationale, peut donner lieu à de belles leçons et réflexions collectives en cours de français ou d'histoire par exemple.

M.K. : Ce n'est pas la mission première de l'École. Cependant, dans toute collectivité, il est nécessaire d'enseigner le respect mutuel et de souligner les limites à ne pas franchir afin de mieux vivre ensemble. Les enseignants travaillent déjà quotidiennement à mettre en place

ces règles du « vivre ensemble ». Ils débattent avec les élèves de citoyenneté, de parité, de racisme...

Faut-il que l'École se recentre davantage sur sa mission d'instruction ?

J-P.L. : Non, car notre société contemporaine est traversée par de nombreuses fractures et inégalités socioculturelles. Dans ces conditions, l'École me semble être, pour longtemps encore, la mieux placée pour fabriquer du consensus, tant en termes de connaissances que de valeurs partagées. L'enseignant doit, en certaines circonstances, qu'il le veuille ou non, déborder de sa fonction d'instructeur pour devenir un éducateur. Sans cela, le processus de transmission, qui fonde sa mission, serait vain.

M.K. : Pour y parvenir, il faut développer du temps hors classe, pendant lequel les enseignants doivent prendre du recul afin d'adapter la forme de leurs enseignements. Mais aussi, multiplier les rencontres avec les parents, et réinstaller pour les enseignants une vraie formation continue. La manière de percevoir les élèves a changé ces dernières années. Ils ne sont plus envisagés comme passifs et les enseignants doivent, par conséquent, trouver toujours de nouvelles solutions pour les impliquer davantage.

3) Comment faire pour réintégrer un cancre à sa classe ?

161

Une chronique de Gisèle Verdruye, professeure de français dans une école secondaire.

Que va-t-on faire de cet élève ? Le sortir systématiquement des cours pour permettre aux autres de pouvoir les suivre sereinement ? Absurde autant qu'inutile !

Il est là, dans un coin de la cour de récréation. Assis contre un mur, il s'est positionné de telle manière qu'il est éclairé par un rayon de soleil matinal. La journée a commencé depuis une vingtaine de minutes et il est hors de sa classe. Le soleil va disparaître derrière la façade de l'école et lui va rester là jusqu'au changement de cours et de local. Que faisait-il là ? Qui est-il ? C'est le cancre, celui qui est parvenu à user jusqu'à la corde la patience du prof et qui, parce qu'il lui tient tête effrontément et refuse de faire la tâche demandée, a été exclu de la classe pour que les autres n'en pâtissent plus !

Que va-t-on faire de cet élève ? Le sortir systématiquement des cours pour permettre aux autres de pouvoir les suivre sereinement ? Absurde autant qu'inutile ! Pourtant, il va bien falloir trouver quelque chose...

Qu'il soit en pleine rébellion contre ses parents ou en totale perdition face aux cours et matières, notre travail doit lui permettre de comprendre que son attitude est vaine. Nous devons lui accorder le temps nécessaire pour réaliser qu'il s'enferme lui-même dans les frusques d'un personnage impossible à incarner en permanence et qu'il a autant de moyens que les autres, parfois plus d'ailleurs, pour être bien dans sa scolarité. Le défi, l'insolence, la provocation, c'est bon un temps ! Après, il y a bien mieux à vivre !

Voilà bien un dysfonctionnement qui va pouvoir être mis à nu grâce à l'évaluation des forces et faiblesses que chaque école va devoir réaliser en entrant dans le plan de pilotage ! Ce scanner scrupuleux de ce qui va bien et de ce qui doit être amélioré va précéder la mise en place des objectifs à concrétiser en quelques années pour que l'école aille mieux.

La réintégration de notre cancre dans la classe nécessite du temps et de l'écoute. Comme d'autres, il veut une véritable place dans son groupe, exister pour lui-même et faire entendre ses besoins plus spécifiques dans chaque matière. Une bonne solution sera de diminuer sérieusement la taille des classes afin de garantir une meilleure disponibilité de chaque prof pour tous les élèves et donner l'occasion aux têtes plus dures d'être elles-mêmes sans encourir les foudres d'un enseignant épuisé par 25 ados déchaînés !

Ha ! Mais non ! Pas de chance ! Il n'y aura pas de nouveaux moyens débloqués pour que les écoles concrétisent leurs objectifs. Il faudra donc renoncer à dédoubler les classes et continuer à faire de la gestion de troupeaux à défaut de personnaliser l'enseignement.

Pourtant, ce nouvel élan de l'enseignement nous est présenté comme l'occasion exceptionnelle d'enfin pouvoir choisir vers quoi diriger notre école pour qu'elle soit plus performante, plus attractive, plus... mieux, quoi ! Enfin, les enseignants pourront décider des objectifs à atteindre ! Une telle liberté est grisante, jusqu'à ce qu'on dessaoule brutalement en comprenant qu'il n'y aura pas d'argent supplémentaire et qu'on sera responsable, et en devoir d'assumer l'échec des projets qui n'auront pas abouti ! Alors, nous a-t-on expliqué, visez petit et peu ! Trois ou quatre objectifs au maximum sur six années ! Et envisageables avec les bonnes volontés de chacun et la disponibilité de tous pour y parvenir ! La Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB) dépense déjà suffisamment d'argent comme ça pour des résultats aussi peu reluisants que les nôtres, alors ça suffit !

Nous allons donc devoir aider la FWB à faire des économies tout en remontant notre cote dans les évaluations internationales ! Pas de nouvelles classes, de nouveaux profs, de pédagogies personnalisées, de remédiations adaptées ! Mais ce sera notre faute si les choses n'évoluent pas positivement. Pour le moment, personne n'évoque clairement les sanctions qui seront prises contre les écoles qui n'auront pas réalisé les objectifs qu'elles s'étaient fixés, mais il y a fort à parier qu'elles toucheront les subsides alloués. Logique ! C'est pour cela qu'il ne faudra pas se montrer trop audacieux ou ambitieux !

Pour notre cancre, il n'y a plus qu'à espérer que la météo reste bonne...

Titre et chapô sont de la rédaction. Titre original : "Et comment on fait ?".

4) C'était des cancre !

Hubert Prolongeau

Publié le 13/12/2007 Le Point

« Je déteste mon enfance », avait-il coutume de dire. Quelle part ont eu ses mauvaises notes dans cette détestation ? Affublé d'une répétitrice, nul en chant, en gymnastique, en physique,

médiocre en mathématiques, il obtient avec peine le certificat d'études et est refusé aux portes du lycée Condorcet. Alors il jette tout, renonce au baccalauréat et choisit sa voie royale, celle de la vie et de ses pièges. Il a été cancre ? Tant pis : il sera trafiquant, écrivain, ministre, génie. André Malraux était né. Combien sont-ils à avoir marqué leur époque et à avoir pourtant, enfant, peiné comme des malheureux face aux contraintes de l'école ? Honoré de Balzac est expulsé du collège à 14 ans, Jean Cocteau rate quatre fois le bac, le père de Winston Churchill lui écrit que « ses résultats scolaires sont une insulte à l'intelligence », François Truffaut court les rues et rate l'examen d'entrée en sixième, John Lennon échoue à son A-level et, dit un de ses bulletins, « passe son temps à inventer des remarques spirituelles ». Gustave Flaubert est turbulent et mauvais élève, Albert Einstein est lent et peine à apprendre par cœur... Jusqu'à Charlemagne, qui, avant d'inventer l'école, ne réussit à y maîtriser à peu près que « le francisque des Ripuaires », et à Louis XIV, qui fait s'arracher les cheveux à son précepteur, le digne abbé Hardouin de Péréfixe, qu'il baptisait « Préfixe » (« Encyclopédie des cancre », Jean-Bernard Pouy, Gallimard). Aujourd'hui aussi, beaucoup d'écrivains, de journalistes, d'acteurs, d'industriels ont ainsi rejeté une école qui le leur rendait bien. Il est devenu de bon ton de mettre en avant ces premières défaillances qui, par contraste, font d'autant mieux briller le lustre actuel. Ainsi Michel Drucker a-t-il baptisé son autobiographie *Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ?* (Robert Laffont), et Antoine Riboud la sienne *Le dernier de la classe* (Grasset). Sous-entendu : regardez comme j'ai bien fait mentir les prédictions. Et qui ne se souvient de ce cliché des souvenirs d'enfance qui, de Pagnol à Sabatier en passant par Cavanna, fait de la déchéance scolaire une délicieuse péripétie ? Aujourd'hui pourtant, Daniel Pennac, avec *Chagrin d'école* (Gallimard), l'un des succès du moment, vient de remettre en avant la souffrance que sont aussi pour le cancre ces débuts de vie dans la médiocrité.

Au départ, il y a l'ennui. Philippe Noiret « bloquait sur tout » et n'a pas eu le bac. « J'étais rêveur, je lisais pas mal, je déconnais avec les autres cancre. » L'académicien Maurice Rheims se consacrait à la quête des billes plus qu'à celle des perles du savoir, et son confrère Jean-Marie Rouart, que seule l'écriture intéressait, a eu beaucoup de mal à décrocher son bac. Yves Rénier, comédien, se souvient d'une « vaste période grise ». « Je n'étais pas malheureux. Je m'ennuyais juste. » Ils butent contre un domaine ou un autre, se découragent. « J'étais allergique aux maths », raconte Philippe Bouvard, viré de quatre collèges et lycées. Son confrère en ondes Jean-Michel Apathie s'est écroulé en sixième. « A la communale, j'étais un très bon élève. Et d'un coup, plus rien n'a marché. Je n'ai jamais compris pourquoi. Peut-être est-ce d'avoir changé de lieu, d'être passé de mon village, Viodos, à la ville, proche, de Mauléon ? »

Même mystère chez Michel Drucker : « Je n'ai jamais compris. J'étais tétanisé à l'école, paralysé en entrant par la peur de l'intérieur et en sortant par celle de l'accueil que me réserveraient mes parents. De 7 à 17 ans, je n'ai rien appris. J'ai perdu dix ans. »

Pour plusieurs, le rêve, indispensable compagnon des heures qui s'égrènent, interminables, devient la seule échappatoire. « J'étais déjà très imaginaire, se souvient le romancier Gilbert Sinoué. « Je bloquais complètement en maths. Alors je rêvais. » « J'ai connu en même temps une situation de famille un peu chaotique, une révolte adolescente contre l'autorité, l'attrait romantique des marges », analyse Denis Olivennes, PDG de la Fnac, qui a eu un secondaire houleux avant d'aligner Normale sup et l'Ena. « Ce qui fait le cancre, explique Alain Sotto, psychopédagogue et créateur du site Cancre.com, c'est ce moment où il n'arrive pas à mémoriser la réussite. Du coup, il va faire tout ce qu'il peut pour éviter les situations scolaires qui vont augmenter son échec. » Echech. Le maître mot reste quand même là, quels que soient les enjolivures dont le pare ensuite la légende. Sur le « tableau noir du malheur », ils dessinent d'un trait souvent malhabile « le visage du bonheur » dont rêvait Jacques Prévert. Pour certains, le plongeon a été passager. Ainsi Denis Olivennes : « Je n'ai pas le souvenir d'une grande souffrance, mais plutôt d'une longue escapade, marquée parfois par

la culpabilité à l'idée que je pouvais me faire virer. C'était une grande insouciance, un vert paradis peuplé d'amis, de filles, d'actions politiques, donc collectives, avec par moments le rappel à l'ordre d'un réel qui revenait à nous sous la forme de la convocation d'un censeur. » Pour d'autres, il s'est incrusté jusqu'à l'âge adulte. « J'ai fait une cinquième dite de transition, eu mon BEPC au repêchage, et j'ai commencé à travailler à 14 ans et demi dans l'épicerie de mes parents, raconte Jean-Michel Apathie. Les profs n'ont pas perdu de temps avec moi. J'ai vite intégré que les études n'étaient pas pour moi. Je n'ai jamais vécu cette exclusion comme joyeuse. C'était très dévalorisant. Ça a créé un sentiment d'infériorité qui a mis longtemps à se dissoudre. » C'est le chagrin des colles, blessures qu'on finit par colmater sans forcément les effacer. « On riait beaucoup de moi, le minus de la classe, se souvient Bouvard. C'était cruel. » « J'avais l'impression d'être bête, toujours largué, raconte Gilles Del Pappas, auteur de romans noirs, le sentiment d'être bon à rien et inférieur à ceux qui réussissaient. » Il sèche beaucoup, fréquente dans son Marseille natal, entre autres joyeux lurons, le fils du truand Guérini. « Heureusement, je pouvais me valoriser à l'extérieur. Je fréquentais beaucoup de petits Gitans très matures sexuellement. Et je fumais la pipe à 15 ans, cet instrument à mes yeux typique des étudiants. » Certains parlent de l'école comme d'un « enfer ». Le bonnet damne, en quelque sorte.

La fin de l'école, c'est le soulagement. L'entourage se ressent aussi de ses échecs. « Ça a gâché la vie familiale », se souvient Gilbert Sinoué, qui devait en plus se colleter avec la rigueur des jésuites du collège de la Sainte-Famille du Caire, où il a été élève. Et Michel Drucker se remémore avec peine l'incompréhension que ses résultats scolaires dressaient entre lui et son père. La fin de l'école est alors vécue comme un véritable soulagement. Ils partent travailler. Richard Branson, PDG de Virgin, choisit de quitter à 18 ans une école où sa timidité et ses difficultés à s'exprimer l'ont cantonné au rang des mauvais. Fabrice Luchini entre comme apprenti coiffeur dans un salon à l'âge de 13 ans, Sylvester Stallone, viré de 14 collèges en onze ans, alterne les petits boulots et débute dans un film érotique avant de commencer à écrire le scénario de « Rocky ». Apathie, après l'épicerie familiale, vend des voitures et devient garçon de café à Lourdes. Drucker fuit. « Je suis parti à 17 ans. Je ne supportais plus de devoir rendre des comptes. » Yves Rénier entre dans la marine marchande. « Un jour, en prenant l'avion, j'ai rencontré un stewart qui allait prendre un cours de théâtre. Il m'a proposé de l'accompagner. » Philippe Bouvard passera trois fois le bac, puis arrivera au tout jeune CFJ, Centre de formation des journalistes. Là, quand il y a un article à faire, il en écrit quatre versions et les vend à ses camarades moins talentueux mais plus fortunés, ce qui lui vaudra une nouvelle expulsion. Il s'épuisera en petits boulots (vendeur d'encyclopédies, de lunettes chez Lissac...) avant de pouvoir débiter au Figaro, où un coup d'éclat lui mettra le pied à l'étrier. « N'avoir aucun diplôme m'a gêné culturellement. Aujourd'hui encore, je vis entouré de dictionnaires et d'encyclopédies. »

On s'en sort rarement seul. Certains ont eu la chance d'être repérés par un professeur moins obtus que d'autres. « Je me souviens d'un censeur, M. Zaoui, raconte Denis Olivennes, qui me sermonnait, me punissait parfois, mais ne mettait rien dans mon dossier et me défendait en conseil de classe. Par son autorité bonhomme, il me maintenait dans les limites à ne pas franchir et, par sa bienveillance, me réconciliait avec l'institution. Il y en a eu plusieurs comme lui. Chaque fois, c'était la même idée : pas de compromis sur les règles de la vie en commun, mais une certaine bienveillance à l'égard de débordements véniels. » Michel Drucker n'a pas eu cette chance. « Un seul professeur avec qui j'aurais pu nouer une relation complice, ça m'aurait peut-être sauvé. Mais il ne s'en est pas trouvé. Mes vrais profs, je les ai rencontrés à la télé. Ensuite, il m'a fallu quarante ans pour rattraper les lacunes culturelles que je traînais depuis ce temps-là. »

Beaucoup avaient en réserve une carte maîtresse, qu'ils n'avaient pu abattre au poker du lycée : une passion, souvent l'amour de la littérature. « Words, words, words... » Jean-Michel Apathie se met à lire, n'importe quoi mais beaucoup, des best-sellers publiés par France Loisirs à Raymond Aron. Gilbert Sinoué envoie à 14 ans son premier recueil de poèmes chez

Gallimard. « Ils l'ont refusé avec beaucoup de gentillesse. » Del Pappas découvre la photo et tente une école de cinéma accessible sans le bac.

Et parfois les blocages tombent. Les « feignants » se réveillent. « J'ai beaucoup étudié ensuite, mais plus jamais avec du stress, raconte Apathie, qui, un jour, décide de tenter une capacité en droit. Je me suis même aperçu que j'aimais ça. » « Dès que j'ai commencé à faire ce que je voulais, à savoir du journalisme, poursuit Bouvard, je n'ai plus fait que travailler, au risque de ne pas voir grandir mes enfants. Aujourd'hui, on me laisse continuer. Tant mieux : travailler, je ne sais faire que ça. » Ces rattrapages arrivent aussi dans le milieu industriel. Louis Renault était un cancre. Aujourd'hui, un Nicolas Brunel, créateur de Magic immo et de l'entreprise H3S, invente la presse gratuite luxueuse, alors qu'il n'a en poche qu'un brevet de technicien agricole et une expérience de pompier.

Au bout d'un moment, le mauvais élève a presque tendance à moraliser, comme un prof. « J'ai envie de dire aux cancre : accrochez-vous et obtenez au moins le diplôme de base », déclare Philippe Bouvard. Et Michel Drucker d'ajouter : « Travaillez. Et essayez de nouer une vraie relation avec un prof. » Mais Gilbert Sinoué prévient : « L'ancien cancre veut que ses enfants réussissent ce qu'il a raté. Mon aîné n'est pas un crack à l'école. J'ai failli tomber dans l'erreur. » Tel cancre, tel fils ?

5) Daniel PENNAC , *Chagrin d'école* (Gallimard, 2007)

Michel Leroux, *Instituteur des lycées*.

N° spécial de la revue " Lire au Collège " sur "L'autobiographie", CRDP de Grenoble, automne 2008.

Un an après François Bégaudeau, récompensé en 2006 par le prix Télérama / France-Culture pour Entre les murs, puis honoré à Cannes pour l'adaptation de son livre par le cinéaste Laurent Cantet lauréat de la Palme d'or 2008, Daniel Pennac a figuré plusieurs mois dans le palmarès des meilleures ventes avec Chagrin d'école, Prix Renaudot 2007. Un article ayant été consacré ici, en 2006, à François Bégaudeau, il était naturel que Daniel Pennac, dont l'ouvrage est à la fois une autobiographie et une réflexion sur l'école, y trouve à son tour droit de cité.

Autobiographie d'un cancre.

Parler d'autobiographie à propos de *Chagrin d'école*, c'est moins classer cet ouvrage dans un genre littéraire auquel il échappe souvent, que souligner le caractère extrêmement personnalisé du témoignage sur l'école qui en fait le contenu. Si en effet l'amorce du livre semble promettre une autobiographie classique, on renonce vite à enfermer dans une étroite définition un ouvrage qui relève tour à tour du dialogue, de la conférence, du documentaire, de la parabole, de l'homélie ou du psy-show.

Présenté comme le récit de sa propre genèse, *Chagrin d'école* est d'abord une enquête sur les tourments scolaires que connut Daniel Pennac avant de devenir auteur célèbre et

d'exercer pendant vingt-cinq ans la fonction de professeur de lettres, durée qui le rend sans doute plus crédible qu'un François Bégaudeau parti au bout de huit ans.

Le portrait que donne l'auteur du cancre dont il est issu n'échappe pas à l'ambiguïté qui caractérise si souvent l'évocation des enfances rebelles. Nul, en effet, ne se targue jamais d'avoir été un élève moyen ou docile, à croire que les écoles n'ont été peuplées que de premiers et de derniers de la classe. Pis encore, les revendications de nullité scolaire sont si communes que l'on en vient à se demander comment tant de gens à la fois ont pu trôner sur le banc d'infamie. On peine donc à distinguer dans ce genre d'allégations ce qui est l'expression d'une franche humilité, de ce qui relève de l'autocélébration masquée. A cet égard, ce n'est pas sans une certaine malaise que j'ai pu voir, aux actualités télévisées de 20 heures, Daniel Pennac confesser à une classe de banlieue, que l'auteur célèbre qui leur parlait avait bel et bien été "un cancre". Même sentiment à la lecture du Télérrama du 10/10/2007 illustré de photographies complaisamment tirées de l'album familial : le cancre à trois ans sur les genoux de son grand frère, le même à douze ans devant son pupitre. Sans doute faut-il incriminer ici les nécessités d'une promotion à laquelle les écrivains acceptent ordinairement de se plier ; c'est aux mêmes nécessités que l'on doit probablement la présence, sur la quatrième de couverture, d'un fac-similé de bulletin trimestriel où un chœur de déplorations professorales établit les lettres de noblesse inversée d'un cancre anonyme. Au moins trouve-t-on matière à rire dans ce document où un professeur se laisse plaisamment aller à une "erreur orthographique" (" Beaucoup trop d'absences !"), mais fort opportunément dans la rubrique E.P.S.

Faisons pourtant crédit à notre auteur célèbre dont la maman nonagénaire s'inquiète encore pathétiquement, au début du livre, sur son sort. Résolu à payer de sa personne pour traiter de la question lancinante de l'échec scolaire, il s'est exposé en première ligne sur un terrain spongieux, prenant ainsi le risque d'apparaître sous les traits du designer Guy Degrenne. On se souvient peut-être du spot publicitaire où cet orfèvre exerçait avec éclat sa revanche de cancre sur les tourmenteurs de l'école républicaine qui lui avaient constamment glapi aux oreilles : " GUY DEGRENNE ! CE N'EST PAS EN DESSINANT DES FOURCHETTES QUE VOUS DEVIENDREZ QUELQUE CHOSE ! " On devine la suite : Guy Degrenne n'est pas devenu un vieux pion comme ses persécuteurs. Grâce à ses fourchettes, il tient aujourd'hui le haut du pavé. De là à mal juger l'école, il n'y a qu'un pas.

Ce pas, Daniel Pennac s'est gardé de le franchir.

Le " devenir " du cancre

Non seulement Daniel Pennac ne s'en prend pas à l'école, mais il souligne judicieusement combien elle peut représenter pour les élèves un rempart contre leur propre famille. S'il devait d'ailleurs désigner un coupable, ce serait d'abord lui-même. L'élève Pennac avait en effet tout pour lui : père (polytechnicien) attentif, mère aimante, foyer chaleureux peuplé de frères pleins de sollicitude. On le voyait déjà gravir tous les échelons de la carrière des honneurs.

Mais non. Un an pour identifier la lettre "A" ! (Vraiment ?) Et tout à l'avenant. Paralysie, peur de l'échec. Au point de se résoudre à fracturer le coffre-fort familial dans le seul but d'acheter l'attention d'un professeur indifférent et impitoyable. Bilan : inscription dans un pensionnat. Tout cela ne sonne pas faux, mais quel est ce cancre qui, percé à jour par un professeur de troisième plus psychologue que la moyenne, est dispensé de dissertations (on faisait donc des dissertations en troisième ?) pour se voir confier la rédaction d'un roman, et trouve tout à coup l'énergie de livrer des chapitres d'une correction exemplaire, alors

qu'il était aussi mal embouché en orthographe qu'en syntaxe ? Voilà sans doute un garçon écrasé par l'anxiété de sa mère, la réussite de ses frères, le prestige de son père, et dont le cerveau, à la seule idée de faillir, a tremblé comme la main. Conduite d'échec caractérisée dont le remède n'est autre qu'une inflexible bienveillance. L'enfant que la peur d'échouer tenaille et qui ne trouve pas dans les yeux du maître la lueur indispensable à la confiance en soi, peut connaître une terrible souffrance. Elle s'apparente au désarroi que l'anthropologue Malinowski, visitant les îles Trobriand au début du siècle dernier, nomma "déficit informationnel", affection qui poussa au suicide des Polynésiens victimes d'un intolérable sentiment d'infériorité.

Daniel Pennac qui a eu, lui, la bonne fortune de croiser le chemin de "repêcheurs d'homme", se regarde comme un authentique rescapé. Reconstituant le martyre d'un élève conscient de son indignité scolaire et ballotté entre servilité et orgueil, il a touché juste et les parents d'élèves qui ont assuré le succès de son livre n'ont pas manqué de trouver dans cette "physiologie du cancre" un précieux réconfort. Tantôt stoïcien revendiquant la disgrâce qui lui est imposée, quitte à s'enivrer suffisamment de sa force d'âme pour s'abandonner à la provocation, tantôt victime écrasée par la dépréciation de soi au point de sombrer dans la dépression, le réprouvé scolaire se trouve ici noblement réhabilité. Réduit à combattre l'école d'une main en rassurant sa famille de l'autre, ce personnage pathétique échafaude, au fil du temps, une pyramide de mensonges et d'excuses dont l'instabilité lui est une menace permanente.

Il reste que le cancre Pennac, en raison même du caractère exceptionnel de son parcours et de sa métamorphose, ne saurait fournir un modèle adéquat pour une réflexion générale sur l'échec scolaire ni nous éclairer vraiment, en dépit d'une communauté partielle de symptômes, sur le cas de Maximilien, l'archétype du collégien de banlieue qui occupe la dernière partie du livre.

Quel rapport établir en effet entre un jeune phénomène issu des beaux quartiers qui, selon son mémorialiste, a lu en troisième *Les liaisons dangereuses*, *A rebours*, *Mythologies* de Roland Barthes et *Les choses* de Perec, et les élèves en perdition des collèges difficiles d'aujourd'hui ? A en croire Daniel Pennac, le sauvetage du premier et des seconds serait essentiellement l'affaire des professeurs et non de la pédagogie. La question des méthodes, d'ailleurs, mises à part les siennes propres qui paraissent souvent trop inspirées pour être exportables, ne donne lieu à aucun développement dans *Chagrin d'école* où les modes fluctuantes d'une pédagogie officielle régissant un personnel moutonnier font à peine l'objet d'un paragraphe. Bref, pour Daniel Pennac, il ne s'agit pas de réformer l'enseignement mais bien de convertir les enseignants à l'Amour.

Maximilien et la " connivence culturelle "

L'amour, pourquoi pas après tout ? Mais cette proposition qui conclut une diatribe contre la "stigmatisation" des cancre modernes incarnés par Maximilien, jeune rebelle issu de l'immigration, me paraît minimaliste. Daniel Pennac a certes pleinement raison de s'indigner que l'on fasse de 0,4% de la population scolaire des " cancre emblématiques" et "qu'on ne parle que d'eux lorsqu'on parle de l'école". Mais à trop s'en tenir à l'antiracisme et à l'Amour, on risque de faire la part belle aux sentiments au détriment de l'analyse.

Sans aucun doute, chacun aura reconnu sous le terme d'"amour" la scrupuleuse et tendre exigence que l'auteur se flatte d'avoir exercée à l'égard de ses élèves dont la plupart sont sortis de ses mains aussi ferrés à glace en orthographe et grammaire que fêrus des grands textes qu'il leur a fait apprendre par cœur.

Mais à quel public scolaire s'adressait le professeur de *Chagrin d'école*, et l'auteur oublie-t-il que Maximilien ne lit pas Roland Barthes ? Que signifie surtout l'impasse totale que fait le livre sur la formation des professeurs, le contenu des programmes obligatoires, la nature des méthodes en vogue et l'idéologie qui a les a inspirées ? Il n'est pourtant pas indifférent que la pédagogie institutionnelle se soit appuyée depuis des décennies, avant qu'elles ne prennent officiellement le pouvoir en 1991, sur les théories constructivistes et la "sociologie de la reproduction", au nom desquelles on regarde comme une "violence symbolique" le fait d'imposer "aux nouveaux publics", l'apprentissage systématique de la langue et le commentaire des auteurs classiques. Pourquoi diable Daniel Pennac ne mentionne-t-il pas non plus que l'on doit à la même idéologie le "décloisonnement" des cours de français désormais réduits, pour l'étude de la grammaire et de l'orthographe, à un saupoudrage et pour celle de la littérature, à des "contenus objectivables" tirés de la narratologie ou de la critique structurale, au détriment de toute approche nourricière ? Est-ce parce qu'on doit ces réformes à un gouvernement de gauche ?

Il eût été important de dire, enfin, que la célèbre notion de "connivence culturelle" dont l'ingénierie éducative s'est autorisée pour réduire à une portion abstraite et évaluable la culture des "nouveaux publics", est loin d'être un concept innocent. D'abord parce qu'elle sous-entend que les œuvres de Molière, Voltaire, Hugo ou Camus, appartenant à la "culture des dominants", n'ont pas vocation à l'universalité. Ensuite, parce qu'elle laisse supposer l'existence d'un déterminisme social ou ethnique qui rendrait vaine l'entreprise de la transmission culturelle aux "nouveaux publics".

Cela dit, Daniel Pennac fait un excellent portrait de tous ces Maximilien, aussi équipés matériellement que démunis intellectuellement et qui, livrés au pouvoir du marketing, parviennent précocement à la seule "maturité commerciale". *Chagrin d'école* !!! Suffira-t-il de leur donner de l'Amour ?

J'en doute. A moins que cet amour ne se mue en colère contre les obstacles idéologiques qui leur barrent objectivement l'accès à la vie de l'esprit. Puisqu'il tenait apparemment à donner dans l'imprécation, pourquoi Daniel Pennac n'a-t-il pas vitupéré ceux qui enferment les Maximilien dans l'attitude compensatoire de l'incivilité, plutôt que de s'en prendre, avec une surprenante condescendance, à un certain animateur de France-Culture ?

C'est une autre manière de dire que, pour donner à Maximilien une seule chance de connaître la métamorphose qui permet l'envol du jeune Pennac, l'Amour ne suffira pas : il faudra encore le secours du courage intellectuel.